

la partie la moins indienne de l'Inde. Si surprenant que cela puisse paraître, cette terre du Pañjâb où les immigrants aryens se sont dès l'abord établis en masse, dont les puissantes rivières ont été tant célébrées par les chantres védiques et qui eût dû en bonne logique rester la terre sainte du brahmanisme, Manu la condamne comme impure, et aujourd'hui encore les Hindous orthodoxes répugnent à y résider : car l'Âryâvarta ne commence pour eux qu'en deçà du Satlej. Et qu'à cette notion de notoriété publique on ne vienne pas opposer les indications contraires de tous les atlas, ni non plus la localisation par Hiuan-tsang au Lampaka (Laghmân) de la frontière de l'Inde. C'est là de sa part, nous l'avons reconnu, une théorie parfaitement défendable du point de vue de la géographie physique et même politique : ce n'est pas une information fondée sur son expérience d'explorateur. Si vous désirez une impression de voyage toute pure, c'est à Fa-hien qu'il vous faut la demander, et il vous la donnera sans équivoque. Pour lui, c'est à « quatre-vingts *yojana* » à l'Est de l'Indus, aux confins du bassin du Gange, qu'il a le sentiment de rencontrer enfin l'Inde véritable, celle du « Pays-du-Milieu » (*Madhya-dêça*), et qu'il croit devoir en esquisser une description générale, notice que, grâce à son érudition livresque infiniment supérieure, Hiuan-tsang reprendra avec beaucoup plus d'ampleur et placera dans la composition de sa Relation juste avant son entrée dans l'Inde du Nord (2). Mais, ne craignons pas de le répéter, aucune vue théorique ne saurait prévaloir contre le témoignage ingénu d'un observateur ; et la vérité, au IV^e siècle comme au XX^e — l'expérience est facile à refaire — c'est que pour quiconque descend du Nord-Ouest par la Grand Trunk Road, l'Hindûstân proprement dit ne commence ni à Peshâwar, ni à Lahore, ni même à Delhi, mais seulement à Mattra, la « Mathurâ des dieux » de Ptolémée. D'autre part, la portion de l'Irân déjà qualifiée d'orientale par Darius I^{er} n'a gardé, il faut l'avouer, même à Kandahâr et à Kâbul, que de faibles traces de son antiquité indienne : elle n'en présente pas moins un contraste accusé avec les provinces persanes du Fars et de l'Irâk-Ajemi. Si les Hazâreh se sont faits comme les Persans sectateurs d'Alî, en revanche les « Berberi » limitrophes de la Perse (Jamshidî, Taïmanî et Firuzkhoi) sont de farouches sunnites ainsi que le reste des Afghans. Par ailleurs, les grands centres de culture se font plus rares ; les manières et les mœurs sont restées plus rudes, mais aussi plus viriles ; les coutumes se sentent davantage du nomadisme ancestral ; les dialectes persans que l'on parle, teintés d'archaïsme, n'ont ni la même prononciation ni tout à fait le même vocabulaire, mêlés qu'ils sont dans l'Est d'hindûstânî (3). Ici encore l'expérience est facile à renouveler, et nous avons assez pu constater par nous-mêmes à quel point un secrétaire amené de Téhérân peut se sentir dépaysé à Kâbul.

RÉCAPITULATION HISTORIQUE. — Est-il besoin de joindre à ces indications générales, en guise de commentaire et de justification, un rappel sommaire des épisodes les plus saillants qui ont marqué cette lente, mais constante transformation des deux tiers de la région indo-iraniennne en une région plus iranienne qu'indienne ? Un premier point nous semble déjà acquis : le mouvement de pénétration d'Ouest en Est s'est peu à peu ralenti à partir de la grande immigration indo-aryenne ; il ne s'est jamais complètement arrêté. L'Hindûkush a pu être parfois verrouillé : toujours il a fini, sous la pression des hordes de la Haute-Asie, par être débordé ou forcé. Qu'il en ait été de même aux temps qui ont précédé l'histoire, trop d'exemples historiques nous interdisent d'en douter ; et le fait est d'ailleurs implicitement démontré par la variété des races qui se pressent dans cette contrée de perpétuel passage. Il serait contraire à toute bonne méthode de négliger cette donnée primordiale ; il ne le serait pas moins de prétendre ressusciter dans leur intégralité des faits ensevelis sous tant de siècles d'oubli.

L'avance iranienne (VI^e-IV^e siècle). — Les documents écrits et datés commencent, nous